

LE RÔLE DE LA TRADUCTION DANS LE DOMAINE DE LA COOPÉRATION CULTURELLE SUR LE PLAN INTERNATIONAL

Il y a un certain temps, l'historien-médiéviste soviétique A. Y. Gourévitch reçut une invitation inattendue : participer à un séminaire scientifique consacré à l'établissement de contacts avec des civilisations extra-terrestres. Fort étonné, il répondit qu'il doutait que la place d'un spécialiste d'histoire médiévale et auteur d'œuvres telles que "Problèmes de la genèse du féodalisme en Europe occidentale", "Histoire et saga", ou bien "Catégories de culture médiévale" soit parmi les astronomes et astrophysiciens, les cosmologues, cosmonautes et ovnilogues, dont les intérêts, les tâches et les recherches n'ont rien à voir avec les siens. "Si – lui a-t-on répondu – car vos efforts ne sont-ils pas en principe orientés vers la solution du même problème : comment entamer un dialogue avec des hommes d'une autre culture?"

Cette définition du problème aurait dû amener la participation au séminaire en question d'un traducteur au moins, ce qui aurait été utile à ses travaux. Car si lors de l'étude minutieuse d'une époque donnée, le savant se sert d'un scalpel de dissection, le traducteur, lui, dispose du rayon laser de la pénétration créative. Il s'infiltré dans ses secrets les plus intimes et les transmet à des distances jugées jusqu'ici infranchissables. Qui plus est : il la réssuscite à une vie nouvelle par le contact avec une contemporanéité palpitante, car la communication dont il est l'irremplaçable intermédiaire et sans laquelle l'évolution de l'humanité ne serait qu'une notion théorique ou une éventualité plutôt qu'un processus – serait illusoire si l'une de ces parties n'était qu'un objet inanimé exposé au Musée de l'histoire. Il est difficile, voire même impossible, d'imaginer des moyens de communication avec des civilisations, des cultures, des peuples, des personnalités aussi éloignés de nous, sans la médiation efficace des traducteurs. Or, ce sont eux qui, sans aucun doute, sauraient rapprocher les hommes de la Terre et les habitants des mondes extra-terrestres, car, selon les impératifs de leur profession, ils ne considèrent pas *le temps* et *l'espace* comme des faits objectifs donnés, ni comme des constantes, catégories ou lois conformes, fixées une fois pour

toutes, mais, en premier lieu, comme des formes particulières de la logique universelle qui auraient ironisé et réfuté celle-ci jusqu'à sa propre dislocation, si les traducteurs ne transformaient pas leurs diversités en ressemblances. En d'autres termes, ils réalisent et mettent en valeur la corrélation entre le temps et l'espace, que les astronomes expriment par des *années-lumière*, en tant que mesure des distances avec lesquelles ils opèrent. Or, les distances fantastiques qu'ont surmontées et que surmontent les traducteurs n'ont pas d'unité de mesure; il serait, d'ailleurs, difficile d'en établir une (sauf peut-être par métaphore) puisque le "*mouvement*" auquel ils œuvrent n'appartient pas à la mécanique, mais à la conscience.

Selon les Indiens Kechoua, l'avenir est situé *derrière l'homme* et le passé respectivement – *devant lui*. Le fait qu'une telle perspective est à l'inverse, dirons-nous, de l'euro péenne, ne la rend aucunement absurde, d'autant plus que la conception qui la justifie suscite effectivement la réflexion. Selon le peuple Kechua, ce qui s'est déjà produit, le passé, peut être vu, examiné et, donc, se trouve devant nos yeux, alors que ce qui doit advenir, est encore caché, inconnu, invisible, donc – derrière notre dos... Et c'est précisément le traducteur de leur œuvre dramatique en vers "Ollantay", appelé à la translitérer non seulement "textuellement", mais aussi sémantiquement, en juxtaposant des conceptions aussi opposées du passé et de l'avenir, qui doit soutenir la gageure de faire de cette rencontre un contact, et non une collision. Le temps et l'espace sont les cathètes et la logique qu'ils conditionnent – l'hypoténuse d'un "triangle des Bermudes", dans lequel, n'était-ce l'œuvre des traducteurs de différentes parties du monde, auraient disparu plus d'un homme, d'un tire, maintes dénominations et idées, beaucoup de visions et d'images d'autres siècles et d'autres coins du monde. Ils favorisent en fait leurs cultures nationales, ce sont elles qu'ils sauvent du péril, de l'altération où les conduisent la stagnation, l'isolement, l'absence de défi exaltant et le dangereux ennui de soi-même, dont Goethe nous mettait en garde. Ainsi, même une toute petite particule, dans le flot d'informations (dont le gros débit est impensable sans l'activité des traducteurs) comme par exemple, le renseignement que les Sioux avaient "un mois de veaux sans poils", "un mois qui griffe les yeux" ou "un mois des fraises sauvages", peut exercer un effet psychique du moment qu'il nous pousse à une comparaison entre un

système aussi simple de coordination du mode de vie humain avec la nature par rapport à notre propre calendrier : sec, banal et banalisant, une camisole de force domptant non pas tellement le temps que nous-mêmes, arrachés aux racines naturelles de l'existence. Et ceux, en particulier, qui n'ont pas suivi, le personnage des "Traces perdues" d'Alejo Carpentier à travers les jungles du Venezuela, dont la traversée à un retour vers le passé par un long labyrinthe, d'accès difficile, tendu de lianes et parsemé de marécages, ou bien le voyageur, l'explorateur sans carte du roman bien connu de Graham Green qui ne tient compte ni des jours ni des semaines, poussé par l'élan irrésistible vers l'enfance, dans une direction inverse au rivage auquel il aspirait – toujours plus avant à l'intérieur des terres, ou Robinson de "Vendredi" de Michel Tournier dans ses tentatives vaines, de se créer un certain "chronovacuum" qui serait capable de lui garantir une inaccessibilité spirituelle... En d'autres termes, les lecteurs de livres bénéficient en général du privilège de vivre le temps à la fois comme une aventure, une émotion et un choc, que les auteurs et les traducteurs leur ont toujours offerts généreusement, en les immunisant ainsi contre l'ennui du quotidien. L'interprétation du temps : philosophique, artistique, philosophico-artistique, permet de le "tempérer", de l'accélérer ou même de l'arrêter, cependant, le temps n'en reste pas moins une énigme dont l'exégèse engage les esprits les plus brillants exigeant non seulement un intellect supérieur, mais aussi une intuition particulière et rare. Les auteurs la possèdent sous forme de don, les penseurs – sous forme de pénétration, de perspicacité, tandis que les traducteurs la maîtrisent sous ces deux formes – don et perspicacité – car c'est précisément leur capacité de *réinterpréter* le temps qui définit, dans une large mesure, les formules de sa perception, sa compréhension, son analyse : depuis le mythe des anciens sur "l'âge d'or", la doctrine pythagoricienne de sa récurrence ou la conception biblique et chrétienne selon laquelle il est une orientation vis à vis d'un but, qui, une fois atteint, le transforma en éternité et mettra fin à l'histoire, jusqu'à la conception de Kant qu'il représente une forme à priori de la contemplation sensorielle ou bien l'appréciation dialectico-matérialiste qui le considère comme une synthèse du relatif et de l'absolu.

Alors que l'Européen ou l'Américain du Nord perçoivent le temps de façon vectorielle et le progrès – de façon linéaire, pour le Japonais ou l'Hindou c'est une continuité circulaire

et d'autoréproduction, un récipient sans fond, rempli de matière initiale à l'état liquide. Chacun de ces deux principes aussi différents l'un de l'autre que le yang (soleil, principe masculin, chaleur, mouvement, force) du ying (lune, principe féminin, froid, immobilité, faiblesse) a trouvé son reflet respectif dans les arts et la philosophie de l'Occident et de l'Orient tandis que leur assymétrie devient fonctionnelle et utile au moment où la traduction (littéraire, scientifique, orale) encourage et facilite leur interpénétration, afin que les "jumeaux séparés", force et à jamais, selon l'exclamation pessimiste de Kipling, se retrouvent unis pour le bien et le futur de l'humanité.

Le cristal dans lequel nous cherchons l'image du futur est cependant un miroir... Le présent en fait une image d'avance et le prédétermine, de même que notre idée sur notre propre mentalité, notre évolution et notre culture conditionne le diapason dans lequel nous pouvons embrasser la spécificité des autres époques historiques, éloignées de nous sur le plan géographique ou conceptuel. Il en va de même de notre altitude d'interlocuteurs dans le polylogue global, amorcé depuis la création du monde par le biais des efforts apostoliques d'une multitude innombrable de travailleurs de la traduction – illustres et obscurs, éminents et anonymes.

Il importe d'insister sur cette double portée de leur œuvre, car ce n'est pas toujours et partout dans le monde qu'on se rend compte que les traducteurs, en associant leurs nations aux valeurs spirituelles du monde, loin de porter atteinte à leur originalité, l'accroissent et la conservent, au contraire, en les enrichissant sur le plan spirituel et esthétique, en rénovant leurs perceptions et leurs idées, en élargissant jusqu'à la limite maximale l'espace qu'elles ont su gagner dans le temps, conçu, naturellement, d'une manière profondément symbolique.

Pourquoi, donc, est-ce le saut de la grenouille, et non le chant du rossignol, qui cause au Japonais une joie et un plaisir aussi intenses! Comment suggérer la notion du *bleu* à celles des langues africaines où il n'y a que trois mots "de couleur", soit le "blanc", le "noir" et "le rouge"? Comment exprimer le "frémissement du cœur" aux peuples possédant un système d'émotions et d'images dans lequel le foie ou le gosier prennent la place du cœur? Et Egil Skallagrímsson un des grands poètes d'Islande ne nous paraît-il pas "un peu cinglé" lorsqu'il jette dans le marais toute une caisse de pièces d'argent : acte imposé par la superstition,

typique pour les anciens Scandinaves, mais si contraire à nos vues et normes, à nos modèles habituels de conduite... Oui, la communication avec de *coplanétaires* pose souvent des problèmes, non moins difficiles à résoudre, que ceux qui pourraient apparaître lors d'un contact présupposé avec des "martiens"; cette communication exige du traducteur non seulement un réflexe d'adaptateur de langue, mais également d'interprète, de commentateur, voire de réformateur, comme le fut par exemple le poète Hölderlin, dont la traduction de l'"Antigone" de Sophocle fut accueillie par des éclats de rire dans les salons de l'Allemagne embourgeoisée, où on la lisait après dîner pour se divertir et s'assurer une meilleure digestion, mais le conflit, contenu dans cette œuvre géniale, inintelligible au public de l'époque, tout imprégné encore de l'euphorie du classicisme Weimarien, s'est avéré être un des bacilles, qui ont accéléré la perte de ce dernier. "Comment peut-on être Allemand?" – aurait pu gémir Hölderlin tout comme son prédécesseur Montesquieu, dont l'exclamation "Comment peut-on être Persan?" a été reprise par l'écrivain mexicain Carlos Fuentes à la fin de son nouveau roman "Terra nostra" où il la transforme en : "Comment peut-on être Chilien, Argentin, Péruvien?"... Ou bien Hollandais, Casaque, Grec... L'intraduisible, ce qui, selon l'observation de Goethe, traduit le mieux l'incompatibilité des points de vue et des structures de la pensée, des humeurs, des catégories, des tendances, des tempéraments, est loin d'être toujours une question d'exotisme ou de curiosité linguistique. Réduire l'intraduisible au minimum est sans aucun doute le plus enthousiasmant pour le traducteur, dans les rêves duquel le monde possède les dimensions d'un jardin. "Il n'y a ni est, ni ouest, et où sont le nord et le sud?" – cette énigme bouddhique sentencieuse s'est sans doute souvent répétée le poète irlandais William Butler Yeats, dont les Upanisheds sacrés d'Inde furent le livre de chevet. Il portait en lui l'espoir que notre siècle créerait le chef-d'œuvre de la "culture internationale", qui associerait l'esprit contemplatif de l'Orient au dynamisme de l'Occident. La conviction de Yeats que la création d'une telle œuvre est une nécessité vitale fut partagée, avant et après lui, par nombre d'auteurs, dont la plupart l'appliquent dans leur œuvre créatrice. C'est ainsi que le sociologue canadien Marshall McLuhan qualifie de "village global" le monde télévisé que d'autres tentatives avaient essayé, bien avant, de transformer en refuge intime des arts. Précisément *refuge*, car le complexe de "sans abri", de non-

appartenance, d'aliénation, est un des acides forts qui ronge l'âme et ce depuis toujours, comme on le sait grâce aux traductions des œuvres appartenant au patrimoine littéraire des civilisations les plus anciennes, mais dont l'impact dépressif se fait sentir le plus nettement chez l'homme moderne, délicat sur le plan intellectuel, sensoriel, spirituel, inquiet et possédant une personnalité, une identité d'une complexité accablante. Cet homme cherche les moyens de réagir et de se libérer, en soumettant et en apprivoisant "le sauvage", c'est-à-dire ce qui n'est pas ordinaire, ce qui est éloigné, contrasté. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'à New York ou Copenhague retentissent les cris "Hare Krichna..." et qu les best-sellers permanents y sont "I Ching", les manuels de méditation ou les dispositions fondamentales du zenbouddhisme dans la fameuse interprétation de D. T. Suzuki, alors que le disco-grondement secoue Tokyo ou Bombay où les livres de prédilection sont ceux de Kierkegaard, Kafka, Freud... Le paradoxe – souligne l'anthropologue français Claude Levi-Strauss dans "Tristes Tropiques" – est insurmontable : plus de degré de communication mutuelle de deux cultures est insignifiant, plus le risque de les voir se corrompre mutuellement est minime, mais il est également peu probable que les représentants de l'une puissent accéder à l'essence et à la richesse de l'autre.

Les généralisations ne sont guère à conseiller surtout lorsqu'elles concernent des processus d'orientation aussi multiples et des phénomènes aussi variées engendrés par les contacts étroits entre peuples et cultures. Si donc la conclusion de Levi-Strauss est incontestable dans sa seconde partie, la première, par contre, prête à discussion, voire même à une correction sérieuse. Le contact, qui lui sert de référence, est loin de supposer toujours, "la corruption mutuelle", or, une sagace orientation et une planification perspicace des itinéraires de ce nomadisme intellectuel et esthétique, choisis parfois de façon chaotique par l'humanité, sous l'impact d'impulsions et d'instincts vagues ou par les insinuations irrationnelles de différents "prédicateurs" contribuent non seulement à surmonter le paradoxe en question, mais l'annulent tout simplement. D'ailleurs, voici un autre aspect fort important de la traduction en général – servir de fidèle compas aux millions de pèlerins du savoir et de l'esprit, de la pensée, qui veulent arriver, accéder à leurs sanctuaires, non par des chemins et des sentiers de détour, mais par des voies magistrales spacieuses, qui relient les continents,

les traditions, les découvertes et les idéaux. L'histoire du monde a déjà confirmé que, pour son évolution, ce n'est pas un rôle, mais une mission qui incombe aux traducteurs et chaque époque répète, selon sa clef et son registre, aussi bien le mythe de la tour de Babel, que le danger de sa résurgence dans la réalité. Ce sont eux qui le neutralisent sans cesse, en n'en faisant qu'une leçon. Or, notre époque, leur impose une épreuve particulièrement sérieuse. D'une part, la révolution scientifique et technique a créé les conditions d'un essor inouï et d'une activation des contacts entre les peuples dans tous les domaines de la vie, pour une coopération d'une envergure inconnue jusqu'à présent, quand la traduction devient un moyen d'information de masse et de communication au sens propre du terme, rivalisant même avec la télévision dans son aspect global. (D'ailleurs, sans son concours, la télévision n'atteindrait pas même un cinquième de son auditoire à l'immensité duquel elle doit son assurance). D'autre part, la révolution scientifique et technique a déjoué par ses excès et ses défauts les possibilités offertes à l'humanité et que celle-ci étourdie au début par ses cadences, a accueillies comme des avantages, à savoir : le manque de retenue dans la consommation, la légèreté, la télémanie...

Et comme l'idée de mission implique aussi le sens de la responsabilité, nous, les traducteurs, nous devons opposer une résistance cohérente aux attentats contre le *langage*, non pas en tant qu'instrument de communication quotidienne, mais comme une émanation de la grandeur, du progrès, du non-pareil, afin de prévenir sa submersion, qui en ferait une seconde Atlantide, à propos de laquelle nos descendants, dans un lointain avenir, se perdraient en conjonctures : a-t-elle existé ou non?

Certes, beaucoup plus de choses dépendent de nous que nous ne l'admettons nous-mêmes parfois. On sait, par exemple, que du moment qu'elles sont inaccessibles, des valeurs, autrement indispensables aux hommes, disparaissent de leur système de valorisation et sont remplacées par d'autres, privées peut-être de carat ou pour le moins douteuses, mais par contre accessibles. Il nous incombe, à nous, d'empêcher cette substitution, de sauvegarder les valeurs authentiques et de transformer leur vulgarisation en un synonyme d'assimilation; il nous faut donc agir comme *écologues* et non seulement dans un milieu linguistique textuel, mais aussi sur le plan socio-culturel; il s'agit de comprendre quelles sont les tâches qui

découlent, pour nous, du fait que parmi les 4200 langues, censées être autonomes, 1500 n'ont pas fait l'objet d'études et plus de $\frac{3}{4}$ d'entre elles n'ont pas d'écriture même aujourd'hui; refutons, donc, non seulement Euclide en entrecroisant des lignes parallèles afin de modifier en points de départ leurs points de jonction, adoptons pour devise, professionnelle mais aussi civique, les paroles du poète anglais Danté-Gabriel Rossetti que *la traduction est la forme la plus directe du commentaire*, car la pensée qu'elles expriment exclut la passivité comme trait caractéristique de notre champ d'action...

Les traducteurs transforment le temps en un personnage d'action. Plus le spectacle auquel ils participent est grandiose et émouvant, plus leur mérite est grand au lever du rideau, surtout si le public est, à chaque fois, plus nombreux qu'avant : attiré, entraîné et entièrement gagné à la cause qu'ils vulgarisent et défendent.

Selon la définition la plus élémentaire, la traduction consiste à : 1/ connaître d'une manière approfondie l'œuvre de base et 2/ la reproduire dans une langue donnée.

Mais ce qui précède la phase initiale et ce qui se produit entre celle-ci et la seconde, mettent en fait en relief la personnalité, ainsi que les capacités et le rang du traducteur. Le choix et l'assimilation active de l'original permettent de se faire, par anticipation une idée du résultat de son travail, non pas en ce qui concerne la qualité de la traduction en elle-même, mais en tant que fait culturel et social.

L'aphorisme de Léonard de Vinci, à savoir : "Minable est celui dont l'œuvre l'emporte sur le bon sens, tandis que celui dont le bon sens l'emporte sur l'œuvre s'approche de la perfection dans l'art" mérite réflexion, sans impliquer pour autant que les vertus proprement professionnelles doivent céder le pas aux vertus morales.

Aujourd'hui cependant, quand la coexistence pacifique et l'entente ne sont plus seulement une nécessité, mais une condition de la survie du monde, lorsque les rapports entre les pays développés et les pays en développement évoquent encore la tension dans l'antagonisme "Prospéro-Calivan", lorsque les lecteurs deviennent spectateurs, que l'information remplace l'érudition et la perception sensorielle – le jugement, la responsabilité des traducteurs prend, en réalité, les dimensions de devoir.

"En traduisant, ne regardez pas uniquement la feuille de papier devant vous, mais

jetez un regard à travers la fenêtre” – disait le poète soviétique Samouil Marshak. Nous n’avons pas, nous, de *tours d’ivoire* et, de plus, nous savons mieux que personne, combien incertains sont de semblables refuges : la réalité condamne sans merci les tentatives de se soustraire à ses problèmes; vraisemblablement, nombre de destinées que nous approchons, sur le plan professionnel, auraient pu être bien moins tragiques si, au lieu de la provoquer par présomption ou par des illusions, ces auteurs l’avaient domptée, maîtrisée par la force de l’esprit ou en la transformant en aventure.

On dit, d’ailleurs, que l’existence humaine serait, en général, une traduction. C’est à dire, que le type de rapports que nous établissons avec la réalité dépend de nos aptitudes individuelles à remanier intérieurement et à interpréter les stimuli extérieurs. Il serait donc logique d’en conclure que les traducteurs ont une vie extrêmement dynamique et remplie, car la pénétration dans l’essence même des choses et la réévaluation de celle-ci ne sont pas seulement leur tâche et leur objectif, mais également leur seconde nature, leur second ego. Et si Picasso a raison en affirmant que “l’art est un mensonge qui dévoile la réalité”, une traduction est toujours une vérité qui dévoile le mensonge de l’original. Mais aussi sa véridicité, qu’une reproduction mécanique peut altérer et qui, par conséquent, doit être suggérée intelligemment, avec talent et responsabilité. On dit également, que la littérature elle aussi serait une traduction. C’est-à-dire, qu’aucun de ses ouvrages n’est d’origine première, mais qu’il représente en soi un écho, une modification, une imitation, une réincarnation d’un précédent ou de précédents. Dans cette “intertextualité”, certains recherchent “le complexe d’Oedipe” qui relie un écrivain donné à ses prédécesseurs qu’il serait tenu de vaincre et de leur en imposer pour légaliser sa propre personnalité, sa propre identité de créateur. Il serait plus juste, cependant, d’appliquer ce terme en tant que synonyme de *continuité* – irrévocable, constante, génératrice et, en fait, impossible sans l’apport des traducteurs. Aussi, n’est-ce sans doute pas par un effet du hasard, que dans l’histoire des lumières les plus grands auteurs furent des traducteurs et les plus grands traducteurs – des auteurs, fusionnant en une seule grande silhouette imposante, dont la taille, la stature correspond à une présence mondiale ultra-perceptible. “Bovary, il l’est lui aussi!” – se serait écrié, vraisemblablement, Flaubert s’il pouvait être le témoin des souffrances

endurées par celui qui *réexprime* dans une autre langue son illustre roman, en recréant son style comme une rythmique et un code, et non uniquement comme une manière, et ses personnages – comme un système d’idées intégral. Et ceci presque toujours avec un sacrifice de soi, au prix de privations et d’abnégation, sous l’accompagnement de sirènes astucieuses et séductrices, qui lui murmurent à l’oreille qu’entretemps d’autres écrivent leurs ouvrages à eux – et puis, ensuite – au risque d’être accusé de n’avoir pas traduit, mais trahi l’œuvre, en transformant le lion en chien, le rossignol – en serin, la mer – en aquarium, d’avoir “portraiture” l’auteur, tout comme Guildenstern aurait esquissé Hamlet, de n’avoir même pas rempli à moitié le récipient où il aurait dû verser, transvaser le contenu, débordant de l’original, de voler vers la gloire avec des ailes empruntées... De telles attaques, parfois justifiées, mais rarement moins violentes que ne le sont celles adressées à un écrivain, dont le texte aurait été réanimé par une “respiration artificielle”, sont estimées, à l’ordinaire, comme une forme paradoxale de flirt et de reconnaissance. Leur caractère anecdotique, en fait, atténue cette sorte de tension qui s’installe entre les deux pôles en question au cours du processus qui inévitablement généralise le traducteur. Sans, pour autant, le dépersonnaliser : ses rapports avec l’auteur rappellent l’interdépendance complexe des antipodes *yang* et *ying* par laquelle l’Orient ancien traduisait sa compréhension de l’unité dialectique. La théorie de la traduction littéraire de l’adaptation, se sert des catégories de la poétique, de l’esthétique, de la linguistique et de la sémiotique, tout comme de la psychologie qui traite d’une manière fort intéressante *le jeu des individualités* dans cette forme d’art, et selon laquelle, ce n’est pas toujours celui qui, par exemple, dicte la condition de ne pas “toucher” à l’ordre des mots dans la phrase, sous prétexte qu’il fait partie de la conception générale de l’ouvrage (Coleridge), qui incite à ce que tous ses “et” résonnent comme des “mais” et tous ses “mais” – comme des “et” (Hemingway) ou bien, manifeste ça et là un dédain aristocratique vis-à-vis de la clarté de l’énoncé (V. Woolf), est plus fort que celui dont l’approche méthodique, le savoir et la fidélité transforment les caprices en idées lucides, et les défauts en avantages...

En paraphrasant le titre de la fameuse pièce de Pirandello, nous pouvons considérer le traducteur comme *un homme en quête de son auteur*. Quand il le trouve, grâce à cette cristallisation subite et heureuse du sentiment, dont parle Stendhal, ou par suite d’une longue

recherche avisée, il se met à user non seulement de ses paroles, mais aussi de sa voix, afin de bien montrer qu'il a découvert non pas son *objet*, mais son *alter ego*, comme l'écrit par ailleurs, Rilke à un ami, l'informant de son intention de traduire Valéry. André Gide, à qui le public français est redevable pour ses remarquables traductions des œuvres de Shakespeare, Blacke, Conrad, disait, un jour, que s'il avait eu le pouvoir de Napoléon, il aurait obligé chaque écrivain authentique à importer dans la littérature nationale l'œuvre étrangère qui lui est la plus chère. Le maximalisme est éliminé au moment où l'inspiration "atterrit" sur la piste et une partie non-négligeable de la cause, plaidée par Gide, est déjà réalisée. L'enrichissement des cultures nationales, particulièrement impétueux ces dernières décennies, eut un impact des plus favorables sur la culture mondiale, rénovée et stimulée justement par la traduction – un art dont la muse est la grande idée du rapprochement et de l'harmonie.

Source : *Le rôle de la traduction dans le domaine de la coopération culturelle sur le plan international*, colloque international, organisé avec le concours de l'UNESCO, Sofia, 16-18 octobre 1979, p. 55-68.